

# Danielle Marcotte: «Ce n'est pas la destination qui est importante, c'est le voyage»

RENCONTRE JACQUES HOURIET

Situé dans les rues hautes aux noms bucoliques, l'appartement, vaste, éclate de lumière. Quelques verdures bordent la baie vitrée qui nous offre la capitale.

Allègre, vêtue de sombre, Danielle Marcotte désigne le décor d'un mouvement de bras:

«J'ai des normes de confort qui sont nord-américaines: lumière, espace. Et la vue. Là vous l'avez par le temps le plus moche, et c'est encore beau!»

Malgré la grisaille ambiante, le salon paraît ensoleillé. Danielle sourit, une brume de nostalgie ombre son regard:

«Nous avons mis cinq ans à trouver cet appartement, le bonheur. Pierre-Alain en aura profité un an seulement.»

Sa voix fléchit, imperceptiblement. Il est partout, Pierre-Alain Gentil. Il nous cerne. Sur, sous et dans la bibliothèque, dans le corridor et les chambres. En photo, en caricature, et même en bas-relief, occupé à se chatouiller sous le bras pour tenter de sourire, en vain.

«Il pratiquait très bien l'autodérision. Ce n'est pas possible qu'il ne soit pas dans cet appartement, il représente tout ce qu'on était, lumineux, moderne, ouvert sur le monde.»

## Le Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle

D'un geste elle me propose la table de bois pour poursuivre le dialogue. Elle retrouve son tonus, son rire, son goût des histoires. Elle raconte bien. Normal, pour une conteuse:

«Je suis Montréalaise, du nord, près de la Rivière des Prairies. On a beaucoup déménagé. Papa était instituteur, pas très responsable. Ce qui explique nos nombreux déménagements...»

Elle passe sa main dans sa chevelure lisse:

«En réalité il rêvait d'une carrière politique dans le syndicat des enseignants. Il se comportait toujours comme s'il était en campagne, faisait sa promotion, offrait des verres... Il a raté deux fois la présidence du syndicat. Alors, bien sûr, à partir d'un certain temps maman a dû travailler, la nuit, à l'Hôpital Sainte-Justice, et le jour elle s'occupait de ses cinq enfants. C'est elle qui a apporté un peu de stabilité dans notre vie.»

Danielle sourit avec douceur:

«Je dis ça mais j'adorais mon père. Il nous a donné la lecture, la culture. Il faut comprendre, je suis née au Québec à l'époque de la Grande noirceur. Une province catholique sous le joug des évêques qui nous maintenaient dans un esprit exaltant la pauvreté, l'ignorance, dans l'espérance que le Bon Dieu allait nous aider, plus tard... Le Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle. L'Église avait mis des tas de bouquins à l'index. Ils étaient dans la bibliothèque de mon père, accessibles. Un jour des gens d'Église lui en ont fait le reproche. Mon père a répondu: si mes filles tombent dessus et qu'ils ne sont pas faits pour elles, ça va les ennuyer, elles vont laisser tomber, ne craignez rien...»

Le souvenir de la saine réaction de ce père un peu rebelle la ravit aujourd'hui encore.

## Prédominance anglophone

A la mort du premier ministre conservateur Maurice Duplessis (1959), le pays s'est rapidement laïcisé, l'étouffant étou des catholiques presque intégristes s'est desserré:

«Puis lorsque, à 12 ans, j'ai prévenu ma famille que je cessais tout ça, l'église, les messes. Et on a tous arrêté.»

Un souci de moins.

L'Église n'était pas la seule astreinte:

«L'anglais! Il était obligatoire de l'utiliser dans la vente, même dans les quartiers francophones. Quand on allait magasiner, avec maman, dans les années 60, pas moyen de se faire servir en français, même par des francophones. Ça a bien changé, mais on a dû se battre. La nouvelle génération, qui n'a pas vécu ça, se sent moins concernée. Et avec la globalisation il faut parler anglais. Mes deux aînés, par exemple, sont orientés vers New York, la Californie.»

## Un mariage de raison

Elle change brusquement de thème, me regarde pour évaluer ma surprise:

«Et puis j'ai une longue carrière d'amoureuse. Il y a deux choses importantes pour moi, la vie amoureuse et la lecture. Je trouve que la relation de couple est la plus belle invention de l'humanité. Et c'est une mère de quatre enfants qui vous le dit! Deux êtres différents, libres, qui choisissent chaque matin de faire le chemin ensemble. C'est difficile, complexe, merveilleux.»

Et parfois improbable...

«Je me suis mariée à 21 ans avec Paul, qui s'est présenté comme le Prince charmant, qui allait régler tous nos problèmes. Et j'ai fait le mariage de raison que je rêvais de ne pas faire en espérant que se produise un miracle, qui n'a pas eu lieu. Il ne voyait en moi que la mère de ses deux enfants, il ne reconnaissait pas ce que j'étais avant tout. Je ne peux pas entrer dans ce cadre. A 26 ans j'ai divorcé.»

Elle conduit de pair sa vie de mère et d'étudiante:

«J'ai toujours été convaincue que j'irais jusqu'au doctorat. Mais le bac m'a convaincue que je ne le ferais pas. A l'université, j'ai lu sous la contrainte pendant cinq ans. Imaginez un cours de 45 heures autour de l'influence du soleil dans l'œuvre de Camus... C'est la seule période où j'ai détesté lire. J'ai eu ce même genre de problème avec les féministes. J'étais du regroupement pour la femme, mais leur grille d'analyse me paraissait bien étroite.»

## Seize ans de malentendu

Danielle Marcotte entre dans le monde professionnel et participe au lancement d'Edipresse, une société québécoise de promotion et d'édition de livres français. Une affaire qui marche: 400 000 dollars canadiens de chiffre d'affaires la première année, un million la seconde, trois la troisième.

«C'est à cette époque que j'ai rencontré celui avec qui je passerais le reste de mes jours, Serge, l'homme qui disait la



Danielle Marcotte: «La véritable expérience commence quand les choses ne tournent pas comme on l'avait prévu.»

PHOTOS ROGER MEIER

perfection n'est qu'une étape. On a fait deux autres enfants, on a monté une maison d'édition, *Les 400 coups*. Et cet homme-là, seize ans plus tard, m'a dit: *ce n'était pas toi. Mais je reste, pour les enfants*. Mauvaise raison, j'ai refusé. Et j'ai mis trois ans pour faire le deuil de cette relation.»

## Pour identifier l'angoisse

L'écriture était dans son karma:

«J'ai décidé d'écrire à l'âge de 8 ans, après avoir lu *Les trois cheveux d'or du Diable*, des frères Grimm. Cette envie ne m'a plus quittée. Peut-être était-ce aussi le besoin de m'évader d'un univers un peu glauque.»

## «Vous n'avez pas eu peur en lisant *Le Petit Poucet*?»

Mais c'est à 32 ans seulement qu'elle publie son premier conte pour enfants, *Par la bave de mon crapaud*, tiré d'une légende régionale. Elle se met à me raconter l'histoire, presque vraie jurte-elle, de cette cassette d'or perdue, d'un soldat magicien, d'une sorcière, de l'inquietant Charles Robidoux... Une histoire à faire peur aux enfants!

«Et alors? Vous n'avez pas eu peur en lisant *Le Petit Poucet*?»

Si, un peu.

«Les contes sont faits pour ça, de manière que les enfants reconnaissent les angoisses qu'ils devront affronter tous les jours. Une façon de leur dire attention, beaucoup de choses sont graines d'angoisse. Ça vous paraît anodin? Ça ne l'est pas.»

L'album est bien perçu, vite vendu, il en amènera plusieurs autres, qui vaudront des prix à son auteure. Elle s'essayera même avec succès à l'écriture pour adultes, *On ne laisse pas les dames rentrer seules à la maison*. Un roman d'inspiration autobiographique:

«J'ai mis cinq ans, je suis lente. Écrire pour les adultes, ce n'est pas le même effort, il faut être plus prudent, se dire qu'ils en savent autant, ou plus que vous. Ça neutralise. Et pour les enfants il faut des mots simples, des phrases courtes. Moi qui adore les envolées proustiennes...»

Epineux dilemme.

## Six ans de bonheur

C'est sur le net que la Québécoise et le Delémontain se croisent. Dans un forum de formation culturelle. Pierre-Alain Gentil présidait alors la Commission

fédérale des sciences. Il pose une question...

«... Je lui réponds, on a correspondu, on s'est rapproché sur des valeurs. Voilà. Puis je me suis aperçue que j'attendais ses courriels. Mais je n'avais pas envie d'entamer une relation virtuelle, j'ai voulu y mettre fin. Alors il a permis que ce malheur ne se produise pas... A partir de là, ou il venait faire de la politique au Québec, ou je venais écrire à Delémont.»

Ils optèrent pour le plus praticable et, en 2004, le canton engagera Danielle Marcotte en qualité de chargée de mission pour la promotion de la lecture, son activité actuelle.

«Et là on entre dans les six plus belles années de ma vie. Il ne s'est pas passé un jour sans que l'on s'émerveille de la manière dont l'autre percevait les gens, lui le rationnel, moi l'intuitive. On a bien fait de prendre cette décision qui nous a coûté beaucoup. Par exemple quand le rouleau compresseur de son échec au Gouvernement jurassien lui est passé dessus, il en a souffert, mais jamais il n'a fait partager sa déconvenue, son stress, même dans les moments les plus difficiles. Il avait de la classe. Toutes ces journées bonheur...»

## Des grains de transition

Six ans seulement. Sa voix a disparu. Elle pleure franchement, brièvement, renifle discrètement d'une narine et retrouve son sourire naturel. Et maintenant?

Elle a des yeux d'enfants:

«La vie est un collier de beaux moments et, entre chaque grain, il y a des phases de transition, difficiles. Je suis dans une phase de transition. Je suis devant le drame de la page blanche, tout est possible: vivre ici, avec des gens que j'aime et un boulot passionnant, exactement à ma mesure? Retourner au Québec, écrire à plein temps, le rêve d'une vie? Ou voyager? Tout est envisageable. C'est la première fois que je suis devant un horizon aussi ouvert. Je ne sais juste pas dans quelle direction aller, elles sont toutes bonnes. Laquelle sera la meilleure aux apprentissages qui me restent à faire? Je ne doute pas que le brouillard se dissipera, dans quelques semaines, quelques mois, quelques années...»

Le téléphone carillonne avec insistance, elle y cède, engage une conversation courte et cordiale:

«Je te rappelle», dit-elle, la voix joyeuse. Elle pose le combiné, l'œil moite:

«C'est une de mes filles. Juste maintenant, je me trouve un peu loin...»

On est toujours loin de quelqu'un...

La rubrique de l'invité marquera une courte pause.

## Accent

Danielle Marcotte n'a pas cet accent savoureusement mélodieux du Québécois standard:

«C'est l'éducation de mon père. Et celle des bonnes sœurs. Et aussi, je pense, une bonne faculté d'adaptation. Mais en arrivant j'ai eu des difficultés à comprendre. L'accent tonique n'est pas placé au même endroit. Et puis, saisir des expressions telles que «C'est droit ça...» ou «Y'a un de ces chenis...»

Ça fait désordre.

## Néologismes

«Il y a aussi beaucoup d'expressions chez nous, mais qui servent et sauvent la langue française. Les courriels, pour e-mail, ça vient de Québec. Ou la débarbouillette, pour la lavette, ce n'est pas délicieux? Un néologisme qui a du sens.»

Elle a fait une maîtrise en andragogie. Qu'est-ce que cet abstrus barbarisme? Elle en rit:

«Ça doit vouloir dire pédagogie pour les adultes.»

Tout néologisme n'est pas forcément sensé.

## Coutumes

Quand à nos habitudes... «Je me suis étonnée de nos différences. En Suisse il y a un jour pour la lessive. C'est génial! Pour moi c'est le vendredi... Et puis, ici, il n'y a pas d'hiver.»

Faut oser le dire... «L'hiver, là-bas, c'est moins 30, ou moins 40 quand il fait un peu frette...»

## Distance

«Les hôpitaux, Porrentruy, Delémont? A Montréal il doit y avoir quatre ou cinq hôpitaux universitaires, sans compter tous les autres. Et souvent il faut plus d'une heure pour s'y rendre, il y a une rue qui fait quinze kilomètres. Ce souci de la distance, dans le Jura, ça me fascine.»

Tout est relatif.

## L'objet



«C'est Stéphane Poulin qui a illustré *Poils de serpent, dent d'araignée*. Un illustrateur de génie qui m'a réellement fait découvrir l'univers que je décrivais. Nous avons une véritable complicité de créateurs, moi je joue avec les mots, lui il joue avec les formes. Il crée les figurines en terre des personnages avant de les dessiner. Ça, c'est la sorcière Mi. Quand le livre est paru, il me l'a offerte, ça m'a émue aux larmes, tellement c'est elle.»